

ACTE I •

L'ÎLE DU WAICHAI





À l'extrême sud de l'archipel de la Terre de Feu, aussi loin dans le sud qu'il est permis d'aller en ce monde, il existe une petite île, rocheuse et désolée, que les marins appellent « l'île du Waichai ».

L'île se situe au choc de deux océans. Depuis les falaises de la côte est, fouettées par l'Atlantique, une ria étroite se fraye un passage jusqu'à la crique exigüe où, à l'abri de trois collines et au bord d'un ruisseau, se dresse un gîte solitaire. Avec sa maisonnette de bois bâtie sur pilotis, sa baraque sur l'arrière et sa chapelle, il évoque l'un de ces nombreux refuges par lesquels les empires marquaient leurs confins, et que même un siècle entier d'abandon et de tempêtes n'est parvenu à rendre moins hospitaliers. Au long des hivers sans fin, la crique est une conque de neige où s'apaise la tourmente ; au retour du printemps, quand ce qui n'est point pierre est branche sèche, elle est un nid immense en attente des premières volées.

À l'entour de l'« hôtellerie » il y a des bornes et des écriteaux qui rappellent l'époque mythique où des navigateurs de toutes les nations, emportés par le même rêve, entraient en ces parages, cinglant vers le cap Horn. Mais rares sont aujourd'hui les voyageurs nuitant sur l'île dans l'attente de la goélette d'Ushuaia, qui de temps à autre fait escale ici avant de s'enfoncer dans le labyrinthe d'îles et de canaux. Waichai, son unique habitant et virtuel propriétaire, est l'un des derniers survivants des tribus décimées au début du siècle, et les voyageurs supposent, au reste, qu'il préfère sa solitude à la compagnie d'un quelconque « homme du Nord ». Et cependant, lorsque les hommes d'un navire affalent une chaloupe, le vieil Indien sort de sa maisonnette





en claudiquant, se plante sur la plage et, prenant la pose d'une vigie, il paraît guetter un visiteur de la plus grande importance.

Il se peut — supposions-nous, tandis que nous ramions entre les escarpements rocheux — que la vieillesse ou la maladie lui font désirer la compagnie de ses anciens ennemis. Ou bien — pensâmes-nous, quand finalement notre canot atterrit sur le matelas de tourbe et que Waichai vint nous haler vigoureusement par la proue afin de nous amener sur le sable sec —, l'âge le contraignant à remonter le fleuve des souvenirs, il se sent de connivence avec les visiteurs étrangers d'aujourd'hui, gens qui ne s'intéressent au présent que pour y déchiffrer le passé : naturalistes, paléontologues, exilés ou, comme nous, chercheurs d'histoires.

En vérité, dès l'instant où nous mîmes pied à terre son attitude fut cordiale bien que réservée, comme s'il avait reconnu en nous une urgence qu'il fallait respecter. Sans dire mot, il nous guida à travers un jardin ensemencé depuis peu et nous fit entrer dans la maisonnette ; il alluma un méchant crasset, dressa une table austère et nous servit le repas selon l'usage expéditif du bord : brouillade de corned-beef, pommes de terre et oignons, et une plantureuse dame-jeanne de *snap* ; il prit sur une étagère draps et couvertures, après quoi il nous laissa seul dans la pénombre, comme s'il voulait que les objets nous contassent leur histoire, l'incroyable et triste histoire dont seules les légendes nous parlaient jusqu'à ce jour, et que je veux maintenant relater dans ce livre.

Le *snap*, disent les marins, est le remorqueur de la nostalgie, et cédant peu à peu à l'ivresse nous vérifiâmes que l'espace environnant était tout ensemble petit et infini, tangible et irréel, comme si nous avions pénétré dans le grenier des cités de nos rêves, dans la resserre des matériaux hétéroclites avec lesquels parfois se forgea le cauchemar de l'histoire. Le tapis sur lequel branlait notre table nous donna soudain à voir des raies transversales qui ne pouvaient



qu'appartenir à un zèbre ; le mur qu'effleurait le dossier de nos chaises se révéla être un vieux portant qui représentait une bretèche de château médiéval. Le soir tombait, et les derniers rayons du soleil découvrirent auprès de l'unique fenêtre une vitrine poussiéreuse agencée avec un tel art, que nous ne pûmes faire moins que nous en approcher pour *l'interroger*.

Sur la tablette supérieure, entre des pièces d'orfèvrerie et de porcelaine sur lesquelles étaient estampées les armoiries d'une famille noble, trônait un antique recueil d'actes, rempli de photos, de coupures de journaux, de manuscrits. Un daguerréotype jauni nous restitua la première image que nous avions eue des lieux — la ria bordée d'abrupts, les trois collines, le ruisseau —, mais les bâtiments y avaient un aspect neuf ; au centre, entourées d'une ribambelle d'enfants indiens, deux femmes se tenant par les épaules souriaient. Une brochure défraîchie de l'Armée du Salut décrivait le spectacle de bienfaisance donné par « le célèbre cirque anglais THE GREAT WILL » sur la Plaza de Toros à Valparaíso, le 1^{er} août 1914 ; et sur un long feston de portraits d'acteurs et d'artistes de variétés se détachait la photo d'une femme on ne peut plus étrange, vêtue à l'exacte semblance des enfants indigènes : arc, flèche et ample tunique en poil de guanaco. Le frontispice d'une *Revista del Museo de Ciencias de La Plata* montrait une bande armée à laquelle un homme âgé désignait l'horizon patagonique : il s'agissait de Sir Julius Stephen, le fameux chasseur d'Indiens. Enfin, au bas d'une chronique intitulée NAUFRAGE FANTASTIQUE un lavis montrait une affluence de marins qui, de la couverte d'un cuirassé, désignaient la surface de la mer, où se voyait, congelé au sein d'un iceberg comme ces fleurs écloses à perpétuité dedans un presse-papier de cristal, un typique éléphant de cirque avec sa gemme sur le front, sa calotte et son paraçon à glands.

Les journées sont si courtes dans les îles, disent les marins, que la nuit vient toujours avant que l'on ait besoin faite : longtemps avant d'affronter le casse-tête à quoi s'apparente cette histoire, la pénombre nous avait, nous aussi,



cerné complètement. Un étrange malaise nous envahit. Le crasset s'était éteint depuis un moment et un vent lugubre huchait entre les pilots de la maison, ébranlait les murs de bois, dans les interstices desquels s'insinuait un froid si intense qu'il nous fit bientôt désirer l'abri que nous avait promis Waichai. Nous tâonnâmes dans l'obscurité avant de parvenir à la porte par où l'Indien était sorti, nous l'ouvrîmes en pesant de l'épaule afin de vaincre la poussée du vent, et alors, comme une incarnation de nos songes les plus secrets, nous vîmes ce que nous n'aurions jamais attendu.

La porte donnait sur une arrière-cour presque entièrement plongée dans l'ombre, et parsemée de taches blanches que nous prîmes d'abord pour des monticules de neige. En face de nous, bien qu'à cet endroit le vent fût quasi douloureux, Waichai se tenait en haut du seuil de la baraque, regardant par-dessus le toit de la maisonnette un point fixe dans le ciel. La conviction soudaine que nous étions témoin d'un rite, de quelque chose comme la prière que, tournés vers La Mecque, les musulmans récitent chaque soir, nous retint d'attirer son attention ; mais nous dirigeant vers lui, nous reconnûmes que l'objet de sa contemplation n'était autre que le Phare de la Fin du Monde, découpé comme un totem sur le rougeoiement du crépuscule, et que couronnaient des nuées turbulentes d'oiseaux. Le phare n'était pas encore allumé et l'attente même de la lumière nous suggéra que Waichai ne vénérât pas seulement une image mais, à notre instar, lui posait des questions... et que peut-être il ne se souviendrait plus de nous jusqu'à ce que son dieu lui eût répondu.

Perplexes, nous ne pûmes que nous asseoir quelques marches plus bas. Et lorsque, fortuitement, nous baissâmes les yeux, ce fut pour découvrir que les taches blanches éparpillées sur le sol étaient en réalité des pierres tombales, au nombre d'environ cinquante, dont presque aucune ne portait croix ou nom, et si petites qu'elles ne pouvaient guère abriter que des enfants. La clarté qui tombait d'une fenêtre



nous permit de lire l'inscription de la plus grande parmi les tombes :

Lady X
Comtesse de Broadback
1872-1949
The Tempest, I, 2, 5-6

Les marins disent que le Phare de la Fin du Monde est le point extrême qu'atteignent les volées au cours de leurs migrations vers le sud, et que, là, elles reçoivent dans un langage qu'elles seules peuvent comprendre les instructions pour le chemin du retour. Et soit que le mouvement circulaire des oiseaux se fût transmis à notre esprit, soit que nous eussions, pour notre part, reçu d'elles *une instruction*, quand nous fermâmes les yeux nous vîmes les tombes qui, tatouées sur la face interne de nos paupières, commençaient à tourner autour d'un unique point d'obscurité, comme les mots qui tourbillonnent avant de former une phrase. Et quoique nous vînt le pressentiment d'une longue histoire de tragédies, nous ne pûmes faire autrement que les accueillir, en rêvant qu'elles nous ramèneraient vers le nord de notre nostalgie.



ACTE II •

L'ÎLE DE LORD AXEL



Le piège

1

Vers le milieu de l'année 1914, alors que Waichai était encore un enfant sans nom, la comtesse de Broadback, propriétaire et maîtresse de piste du grand cirque anglais *THE GREAT WILL*, fut conviée à venir travailler, à la tête de sa célèbre troupe, au cœur même de l'Amérique. Au long de cent ans et plus de pénurie et de tribulations, la nombreuse Compagnie avait soupiré après un coup du sort semblable, qui lui permît de briguer sous d'autres cieux les applaudissements que désormais l'Angleterre lui refusait ; dans le même temps, à savoir depuis le jour dont elle se souvenait comme étant celui de la Révélation, la Comtesse, quant à elle, avait désiré traverser l'Atlantique en vue d'accomplir un rêve si bizarre que jamais elle n'osait en parler à quiconque, et qu'elle avait baptisé d'un nom exotique : Patagonie. Mais la seule évocation de ses fantaisies ne suffit pas à expliquer son tragique périple ultérieur, une des plus curieuses chroniques dont se nourrit l'histoire des mers australes. Auparavant il est pour le moins nécessaire de méditer sur certain événement historique, et sur certain piège.

*

* *

L'événement, raison première du voyage du *Great Will* et de centaines de délégations internationales, fut l'inauguration du canal de Panama, qu'à juste titre l'on considérait comme l'aube d'une nouvelle époque. Des siècles durant, innombrables furent les hommes qui laissèrent leur vie en



voulant traverser par voie terrestre le Nouveau Continent, ou en essayant de le contourner à travers les eaux furieuses qui fouettent la Terre de Feu, ou encore en cherchant un passage par le Nord, entre les icebergs meurtriers de Terre-Neuve et du Groenland. L'ingénieur Ferdinand de Lesseps, fort d'avoir légué à la civilisation cette merveille : le canal de Suez, avait ensuite conçu l'idée d'un nouveau bras de mer qui s'ouvrirait un chemin dans la cordillère d'Amérique centrale ; les capitaux français s'étaient empressés de soutenir le projet, comme pour démontrer qu'à l'intelligence également, et non à la seule constance, il revient de mouvoir le monde. Et maintenant, à l'issue d'une série de travaux pharaoniques ayant entraîné la mort de plus de trente mille natifs, les protestations de milliers d'âmes sensibles, voire l'emprisonnement de Lesseps, et après que les Nord-américains se furent chargés d'un projet guetté par la faillite et que le premier ouvrier eut aperçu le Pacifique, les nouveaux puissants jugèrent venu le moment d'organiser une fête sans précédent, « non tant pour dissimuler — affirma-t-on — la misère antérieure que pour répliquer à Lesseps que l'intelligence et l'argent ne peuvent rien s'ils ne vont point de pair avec une cruauté aveugle et sans faille ».

Pendant une année entière une commission de notables, cédant à ce goût qui porte à s'enivrer de toutes les formes de cosmopolitisme et de classification, régla l'ordonnance de cérémonies destinées à convaincre le spectateur que son esprit était le propre Canal, et que par son esprit transitait l'univers entier. Un groupe d'artistes anglais eut la haute main, en vertu d'une tradition introduite par le mari de la reine Victoria, sur deux Expositions Internationales et treize Musées Ambulants, qui firent rayonner sur l'ensemble du territoire panaméen le prestige pacificateur de la connaissance scientifique ; mais ce fut un romancier nord-américain qui proposa d'inviter le cirque, « attendu, dit-il de façon énigmatique, que tout peut s'acheter sauf une tradition, et que le *Great Will* est parvenu très naturellement à faire siennes les multiples facettes de l'esprit britannique ». On dit que sa proposition fut vivement criti-





quée parmi les savants anglais, car la notoire diversité du spectacle n'était pas le fruit d'une connaissance totale : il fallait y voir l'œuvre du hasard ou, en d'autres termes, « les débris d'un naufrage que les vagues de dix siècles ont déposés sur nos plages ». On dit que le *Great Will* ne fut admis que par égard pour la vieillesse du vénérable Henry James, et pour satisfaire à la nécessité de divertir avec un autre type de spectacle les « viles passions » des visiteurs.

Et au départ de Southampton beaucoup d'entre les membres de la *troupe** doutaient encore du succès de l'entreprise, dans la crainte surtout que l'*Almighty Word*, un galion de combat sur lequel la Compagnie se déplaçait depuis des siècles, fût incapable d'une telle prouesse maritime. Seule la comtesse de Broadback, que ses liens cachés avec l'occultisme auraient suffi à exclure du projet, avait cru discerner dans le voyage une *correspondance*, le début d'une nouvelle étape. Il convient de signaler, par ailleurs, que pour les spirites une correspondance entre le présent et le passé n'est pas forcément de bon augure ; elle signifie seulement la confirmation d'un destin. Et en vérité ce destin est — nous le répétons — le plus tragique de ceux dont nous soyons instruits.

2

D'après les chroniques, la première exhibition du cirque en terre américaine eut lieu sur les quais de Colón, aux portes mêmes du Canal. Ce ne fut pas une représentation à proprement parler, plutôt une succession bigarrée de ces numéros de parade par lesquels le *Great Will* annonçait son arrivée dans un port étranger, numéros si inférieurs aux fastes habituels que nous ne saurions pas même dire en quoi ils consistèrent ; et bien que le public ne fût pas non plus celui auquel s'adressaient les festivités mais une foule d'ouvriers qualifiés sur le point d'appareiller pour regagner les États-Unis, l'enthousiasme des spectateurs — lit-on dans les chroniques — était tel que lorsque tout fut terminé et





que les membres de la Compagnie se rassemblèrent sur le pont et, vêtus en personnages de Shakespeare, débarquèrent pour distribuer les prospectus qui conviaient à la première représentation, chaque ouvrier vit en eux les envoyés ayant mission de lui remettre une récompense venue des fins fonds de l'histoire pour adoucir ses peines... et sur-le-champ tous prièrent, pressèrent, supplièrent leurs chefs de retarder d'un jour le départ qu'ils avaient si instamment réclamé. L'Administration Générale du Port, fatiguée de leurs extravagances syndicales, et harassée par l'avitaillement d'un si grand nombre de bateaux étrangers dans son havre exigü, commença par refuser. Toutefois les dirigeants du Canal, soucieux que leurs employés eussent, de retour à New York, quelque chose de plaisant à rapporter, non seulement accédèrent à leur demande mais, de surcroît, payèrent de leur poche les cinq cents entrées et donnèrent rendez-vous à la Comtesse pour la nuit suivante, sitôt le spectacle terminé — lequel, soit dit en passant, laissa dehors cinq cents autres personnes.

Une photo publiée dans les journaux de toute l'Angleterre montre l'instant culminant de l'entrevue, au siège luxueux de la *Darien Company Ltd* : sous un immense drapeau des États-Unis, la Comtesse, qui porte encore son maillot de dompteuse et sa tiare étoilée, signe un contrat prévoyant la bagatelle de cinquante-six représentations tout au long du Canal et en divers ports et îles à proximité de ses embouchures. Une douzaine de personnages à monocle, moustaches en croc et bedaines giletées sourient, comme affichant la satisfaction d'avoir gagné, malgré les aboiements des leaders syndicaux, l'adhésion du prolétariat. La Comtesse, quant à elle, fronce le sourcil et manifeste une tension extrême, en proie — dirait-on — à une préoccupation qu'elle n'en finit pas de disséquer.

Il est peu probable qu'elle se soit sentie — à l'inverse d'autres membres de la *troupe*^{*}, partisans de la révolution sociale et de l'anarchisme — complice de ces « agents de l'impérialisme » ; mais, issue de pasteurs et de prophètes, peut-être jugeait-elle obscène toute faveur excessive de la





fortune. Peut-être, appréhendant déjà la tragédie, explo-rait-elle sa mémoire à la recherche d'une autre *correspondance* qui lui permît d'interpréter ce présent inattendu.

Toujours est-il — comme le prouvent les calculs faits par les journaux panaméens de l'époque — que la moitié seulement des recettes prévues aurait suffi au cirque pour raccommoder ses installations pérégrinantes, renouveler son stock de merveilles et assurer, pendant au moins cinq ans, l'existence d'artistes déjà presque résignés aux caprices du sort. Mais ce ne fut pas tout. Grisés par la certitude que pour eux également s'ouvrait, en même temps que les écluses, une ère de prodiges, princes et présidents, nobles et millionnaires, potentats, voire étoiles du cinéma, tombèrent dans le vice de la prodigalité, vice qui fit pleuvoir sur le *Great Will*, pareilles aux innombrables torrents dévalant des montagnes pour se jeter dans les eaux du Canal, des largesses inouïes et des gratifications fabuleuses.

À peine l'*Almighty Word* avait-il passé la première digue, que plusieurs *estancieros* argentins s'entichèrent à ce point de M^{lle} Francinet, l'*écuyère*^{*}, qui sautait avec grâce d'un dos à l'autre du cercle de zèbres, qu'ils offrirent, contre la promesse de visiter quelque jour Buenos Aires, quatre splendes poulains alezans estimés chacun à environ mille dollars. Loin déjà sur le lac de Gatún, une très vieille millionnaire qui avait épié depuis son yacht les exercices d'Orso le Costaud, fit remettre au navire un chèque d'un montant astronomique, presque équivalent à la totalité de son patrimoine ; elle avait reconnu dans le garçon les traits des indiens *québécois*^{*} et, à travers lui, elle rendait hommage à sa propre enfance et à son désir. Puis, dans la ville de Panama, un cheik palestinien, si débordant de superbe qu'il ne ressentait aucune gêne à pisser sur le parterre du haut de sa loge, se prit de passion pour la Comtesse avec une obstination qui l'induisit à laisser un diamant au guichet lors de chaque représentation, et ce, une semaine durant. On sait que les privations et l'insuccès consomment jusqu'aux





amours les plus profondes ; du jour où la Comtesse avait pris le cirque en charge, les caractères s'étaient aigris sous l'action de ces deux fléaux, tellement qu'aujourd'hui encore, où semblait souffler un vent favorable, bien rares étaient les artistes qui s'adressaient la parole ; cependant, du fait de la grande intimité qui les maintenait unis, de ce lien qu'aucun d'eux n'aurait su traduire en mots, ils allèrent tous, d'un mouvement identique, déposer dans le coffre-fort du navire ces divers trésors, lesquels devinrent ainsi propriété de la Comtesse et ciment de cette gloire future que le dernier et le plus considérable des présents ne fit qu'entériner.

L'argent ne fut pas en cause ou, pour mieux dire, les gains que l'événement présageait ne semblèrent intéresser personne. Peu avant de toucher son ultime port d'escale, l'*Almighty Word* croisa sur sa route le clipper du roi George V d'Angleterre qui, repu *of the unenglish*, les invita à interpréter des fragments de Shakespeare en présence de la Cour. Après le spectacle, qui émut jusqu'aux larmes les princes encore enfants, la reine danoise, avec la voix de qui se réveille d'une longue erreur, demanda pardon au nom de sa lignée pour l'oubli dans lequel avait été relégué le *Great Will* tant d'années durant, et elle promit de les abriter sous son mécénat dès qu'ils auraient débarqué à Liverpool. Aussi, après avoir donné la dernière représentation stipulée par le contrat, la plupart des artistes dormirent en paix, réconciliés avec leur histoire en voyant que la Comtesse avait eu raison de venir en Amérique, et que le cirque se retrouvait sur l'orbite de sa plus antique magnificence. Tous, pour ainsi dire — si l'on excepte la Comtesse à qui sa profonde connaissance des histoires murmurait que la fin de ce chapitre était encore à venir. Et de fait, quand l'*Almighty Word*, sur le chemin du retour, entra dans l'écluse qui les rendrait à l'Atlantique, quand les vanes s'entrechoquèrent avec une violence qui fit trembler le navire jusque dans sa membrure, elle remarqua aussitôt qu'ils étaient retenus prisonniers auprès d'un imposant et sinistre cargo qui naviguait en sens contraire.



La Comtesse, appuyée à la lisse de tribord d'où elle contemplait depuis des heures les quais encombrés de grues, de pompes hydrauliques, d'aussières, de wagonnets remorqueurs, découvrit tout à coup le nom du bâtiment sur la proue effilée — *Patagonia* —, et elle laissa tomber dans l'eau sa cigarette, tandis qu'elle éprouvait une sensation ambiguë de surprise et de reconnaissance. Et avant qu'elle eût recouvré ses esprits, deux silhouettes masculines entièrement habillées de blanc, coiffées d'un panama, canne d'acajou en main et pierres étincelantes à plusieurs doigts, firent leur apparition sur le pont ; les deux hommes prirent la jetée qui séparait un bassin d'avec l'autre et, souriants, ils montèrent à bord de l'*Almighty Word*. C'étaient deux jumeaux malais d'âge indéfinissable et au sourire indéfectible, qui appartenaient — dirent-ils — à une compagnie de navigation de San Francisco, laquelle, depuis au moins cent ans, opérait le transport des chercheurs d'or entre les côtes est et ouest des États-Unis. Empêtrés dans les interminables formalités bureaucratiques qu'exigeait la cessation de leurs activités en Amérique du Sud, ils n'avaient pu arriver à temps pour l'inauguration ; et comme depuis l'instant même de leur atterrissage ils n'avaient entendu parler que du cirque et de ses merveilles, ils s'étaient résolus à les prier de donner, *pour eux deux seulement*, une représentation hors programme. Après le spectacle, ajoutèrent-ils, ils seraient heureux de servir le dîner qu'ils avaient préparé à l'intention du roi George. La Comtesse, scandalisée, s'apprêtait à décliner l'invitation quand l'un des jumeaux posa sur la lisse de dunette un mouchoir crasseux noué par les quatre coins ; dégoûtée, elle ne se risqua pas à l'ouvrir mais en chargea Orso, et lorsque le Costaud se fut exécuté, non sans mal, roulèrent sur le sol sept pépites d'or.

La Comtesse, visiblement inquiète, frappa dans ses mains. La Compagnie, enfin délivrée du spectre de la pauvreté et plus assurée que jamais de sa valeur, offrit un spectacle particulièrement bien venu et d'un éclat sans précédent, pendant que l'*Almighty Word* se recroquevillait au fond d'un bassin presque vidé de son eau, et que, dans le bassin



contigu, le cargo malais flottait de plus en plus haut, projetant sur le cirque son ombre étirée et fatidique. La Comtesse, avec une ardeur fébrile, allait et venait entre la poupe et la proue ; elle savait que durant le dîner, mais d'une façon qu'elle ne pouvait imaginer, se jouerait le destin du *Great Will*. Spectateurs attentifs, les Malais ne manifestèrent de véritable enthousiasme que pour les fauves, comme si eux-mêmes eussent appartenu à cette espèce dont, par ailleurs, la domestication semblait les réjouir ; et tandis qu'ils considéraient la fierté de Mr Hoffmaster quand il faisait passer par neuf cerceaux en forme de planète une ribambelle de tigres dressés, ou celle du fakir Elishama faisant sortir d'une rose un long serpent, les jumeaux laissaient affleurer sur leur visage l'expression d'animaux inconnus auxquels Dieu, ou le destin, aurait enfin permis de tendre à cette cohorte de dompteurs, voire à tout le genre humain, un piège fatal.

3



L'énorme lune des Caraïbes avait déjà atteint son point culminant lorsque, du haut bout de l'immense table autour de laquelle s'affairaient des escouades de serviteurs noirs en livrée, et tandis que la *troupe*^{*} se débattait contre l'étrangeté d'une « araignée patagonique », les sinistres jumeaux firent leur proposition. Se relayant avec une telle célérité que le *Great Will* crut y reconnaître une « stichomythie » spontanée, et sans quitter des yeux la Comtesse, laquelle, aussi sévère qu'au jour de la signature du fameux contrat, ne condescendit point à goûter la moindre bouchée ni à leur jeter le moindre regard, les jumeaux affirmèrent que le spectacle les avait hautement, profondément, infiniment impressionnés, comme seul les impressionnait leur propre avenir. De sorte que, peut-être, les existences de l'un et l'autre navire, de l'*Almighty Word* et du *Patagonia*, étaient destinées à s'entrelacer.





Il y eut un soudain silence dont profitèrent les échos de la phrase pour rebondir follement parmi le fracas des machines et les cris des ouvriers et les mille bruissements de l'eau ; mais passé un moment — pendant lequel chaque acteur fixa, confondu, les deux magots bouffis d'orgueil et les compara mentalement avec la dignité et la gentillesse de la famille royale —, nul ne sembla les prendre au sérieux ; et les artistes se remirent à manger, et les jumeaux continuèrent de pérorer comme si leur tour était venu de se produire devant le public.

Celui dont la voix était légèrement plus aiguë répéta que l'inauguration du Canal avait changé pour toujours l'histoire de leur entreprise, attendu qu'ils ne seraient plus obligés de border la côte atlantique de l'Amérique pour doubler le cap Horn et ancrer ensuite dans quinze ports du Pacifique avant d'atteindre Vancouver ; il dit que cette économie rendait absolument superflu leur gigantesque bâtiment cuirassé... et que maintenant ils ne rêvaient plus que d'un navire léger et gracieux comme l'*Almighty Word*. L'autre jumeau, contrarié par la précipitation de son frère, le corrigea, disant qu'en réalité ils aspiraient à « une paisible vieillesse en quelque port d'Amérique du Nord où, entre deux voyages sur un bateau aussi docile que l'*Almighty Word*, nous puissions évoquer nos souvenirs — souvenirs parmi lesquels, cela va sans dire, seules les merveilles du *Great Will* rivaliseront avec les prodiges de la Patagonie » ; et tous les convives, hormis la Comtesse, suspendirent une seconde le travail de leurs mâchoires pour remercier d'un sourire cette amabilité. Et d'une voix bénigne et gourmande qui flattait ou menaçait, le premier des jumeaux susurra que « toutefois, nous déchire le cœur l'intuition que la prospérité du *Great Will* n'est hélas ! pas moins fugace qu'une rafale de vent, car chacun sait que le peuple anglais a perdu désormais toute faculté de comprendre et qu'il rémunère ses artistes avec les seules graines du ressentiment ».

Les acteurs, ébranlés, s'arrêtèrent de manger et fichèrent leurs yeux sur les jumeaux. Jusqu'à cet instant les paroles prononcées par ces derniers avaient résonné si agréable-





ment que les indices de leur ambition avaient paru tout à fait inoffensifs ; mais en laissant voir que leur était connu le point faible de chacun des acteurs, les jumeaux prirent soudain l'apparence d'une nuée de sauterelles s'abattant sur une récolte. Tout gonflé de son pouvoir, le second des jumeaux dit : « Après mûre réflexion et discussion, nous avons compris que l'unique voie s'offrant au *Great Will* — à supposer qu'il voulût s'installer dans le succès — était de poursuivre son voyage en Amérique. » Avec cette franchise commerciale qui aux oreilles de la Comtesse frôlait l'obscénité, il énonça ensuite le paradoxe selon lequel « les plus grandes fortunes se bâtissent dans les pays les plus pauvres ; et vous ne sauriez imaginer combien de millions attendent le *Great Will* dans les terres du Sud !... » « Il est évident, dit le premier, que sillonner ces mers féroces, les plus dangereuses du monde, est une tâche qui convient, non à un rafioteur comme le *Great Will*, mais à des bâtiments nouveaux et solides comme le *Patagonia*. » « Et si la Comtesse l'entend ainsi, conclut le deuxième, nous sommes, quant à nous, humblement disposés à vous vendre notre navire et son équipage, et ce, à un prix tellement bas qu'il est en soi un hommage, un témoignage d'admiration envers votre art sublime. »

Avec une violence égale à celle d'un coup de poing assené sur une table, le premier des jumeaux proclama le prix exorbitant du *Patagonia*. Stupéfaits, les membres de la Compagnie comprirent que pour l'acheter ils devraient non seulement dépenser la totalité des recettes mais encore sacrifier la brusque fortune d'Orso, mettre en gage les chevaux de l'*écuyère** et les diamants dont avait fait présent le cheik, et, de surcroît, se défaire de l'*Almighty Word*.

Tout cela fut très exactement mesuré par la Comtesse, qui, dans pareille précision numérique et dans l'irrésistible répulsion que l'offre éveillait chez les acteurs, apercevait clairement l'intervention du Diable.

« Mais », les jumeaux parlaient maintenant à l'unisson, d'une voix si haut perchée et si efféminée que tous les ouvriers du Canal éclatèrent de rire, « que représente la





somme de tous vos biens en comparaison de la gloire que le cirque est susceptible de conquérir en Amérique du Sud ? »

La Comtesse, à bout de patience, frappa dans ses mains, et tous les acteurs se levèrent séance tenante. Sur un ton frémissant qui amena un sourire sur les lèvres des Malais, la Comtesse dit qu'ils étaient trop fatigués pour donner une réponse *immédiate*, et qu'ils le feraient seulement à l'aube, quand les bateaux seraient prêts à partir. Sans prendre congé des jumeaux (qui demeurèrent sur le quai jusqu'à une heure avancée de la nuit, portant des toasts — auxquels faisaient écho leurs propres esclaves ainsi que des ouvriers — à une vente qu'ils jugeaient certaine), les membres du cirque montèrent à bord de l'*Almighty Word* dans un silence absolu, et en silence toujours ils se jetèrent sur les couchettes, qui accueillirent maternellement leur fatigue de la dernière représentation.

L'aspect sinistre des jumeaux et de leur proposition ne cessait de les hanter, mais ils étaient convaincus qu'au lever du jour la Comtesse refuserait la transaction. Non seulement parce qu'elle s'était abstenue de convoquer une assemblée — procédure dont, à vrai dire, elle n'usait que très rarement — mais aussi parce que tous croyaient discerner dans la promesse de la Reine une *correspondance* avec les temps les plus glorieux du *Great Will*, une correspondance que la Comtesse ne courrait pas le risque de mésestimer. Et, au demeurant, avec quoi l'absurde proposition des Malais pourrait-elle être en correspondance ? Et qu'importaient les étendues désolées d'Amérique du Sud, que vantaient si fort les deux magots, face à la magnificence du palais qui un jour avait vu jouer sur scène William Shakespeare ?

La comtesse de Broadback, touchée jusqu'en ce repli de l'âme auquel nul n'avait accès, ne put trouver le sommeil. Quelle trame ourdie par la destinée, quelle puissance inquiétante de l'univers avait dépêché auprès d'elle ces sinistres messagers ? Car — et de cela elle était sûre — leur apparition intéressait non seulement son destin personnel,



non seulement le destin du *Great Will*, mais celui de toute l'Angleterre.

Et pour vraiment le comprendre, il nous faut comme elle nous enfoncer dans des régions plus profondes et plus terribles, plus complexes et plus riches du cœur humain.